



ISABELLE GAGNON

**DU SANG
SUR SES LÈVRES**

LE MOT ET LE RESTE

ISABELLE GAGNON

DU SANG SUR SES LÈVRES

LE MOT ET LE RESTE

2021

Oh! Vous, les étoiles, et les nuages, et la brise, que vous importent mes tourments? Si vous avez vraiment pitié de moi, débarrassez-moi de mes souvenirs, de ma sensibilité, et laissez-moi sombrer dans le néant. Sinon, écartez-vous de moi, et laissez-moi seul dans mes ténèbres.

Mary W. Shelley

Frankenstein ou le Prométhée moderne

ÉTRETAT, 1^{er} OCTOBRE 2013

J'ai toujours été attirée par le vide. Quand nous marchions le long des sentiers, tu tirais la manche de mon manteau pour m'éloigner du bord des falaises. Tu craignais que les fortes bourrasques me fassent perdre l'équilibre. Tu prenais ton rôle de frère au sérieux. Je te laissais jouer au plus fort même si au fond je savais que tu étais le plus fragile de nous deux. Pendant que tu t'évertuais à veiller sur mon corps, moi, je tentais de te sauver.

Pour nos onze ans, Mamie Jeanne nous avait offert un vol en montgolfière. À l'époque, j'étais obsédée par ces ballons géants de couleurs vives qui glissaient dans le bleu du ciel. De là-haut, tout devait sembler petit, ridicule et perdre de son importance. Je croyais qu'en nous éloignant de l'épicentre de la douleur, nous nous sentirions mieux. Nous étions dans la nacelle, serrés l'un contre l'autre, nos doigts entrecroisés. Je me souviens t'avoir dit : « Allez ! On saute ! On volera comme des oiseaux. » Tu me regardais, inquiet. Tu savais que j'étais

capable de tout, moi la tête brûlée. Je donnais l'impression de ne pas connaître la peur et d'une certaine façon c'était vrai ; après la mort de nos parents, à part les cauchemars qui peuplaient mes nuits, rien n'arrivait plus à m'effrayer.

Nous passons nos vacances en Normandie et allions parfois du côté d'Omaha Beach. Je restais assise dans le sable à regarder les vagues rouler à mes pieds et je me demandais combien de temps avait pris la mer à digérer le sang des milliers de soldats alliés le jour du débarquement. Toi et moi avons grandi dans le sang. Il ne s'est jamais arrêté de couler dans nos souvenirs.

Je ne sais trop comment j'ai réussi à revenir ici, mais c'est ce que je voulais le plus au monde. Avoir l'habitude des eaux hasardeuses est sans doute ce qui m'a permis de retrouver ce paysage. Naviguer en eaux troubles et se maintenir à flot malgré tout a été notre vie.

Étretat et ses falaises de craie blanche. Comme toi, elles en imposent. Depuis des milliers d'années, elles résistent aux assauts sauvages de la mer et du vent. Le silex et le calcaire s'accrochent tant bien que mal et puis un jour, un pan de la falaise se détache et dégringole sur la plage avec fracas. Contrairement à toi, j'ai fait des efforts pour trouver un équilibre. J'en conviens, peu de solutions sont apparues, mais cela n'a plus d'importance. Je me suis habituée à la précarité et accepte ma condition d'écorchée vive.

Je fais dos à la chapelle. Je marche droit devant, vers les vagues. Le vent me pousse, m'indique la direction à suivre. Très tôt, tu as compris que Dieu n'était pas là pour nous, mon frère. Comme toi, je ne crains pas l'enfer et n'espère rien du ciel.

UNE SEMAINE PLUS TÔT

Mardi

16h30

– Bienvenue au Québec !

Alix prend la clé que lui tend le garçon de l'agence de location d'autos et s'empresse de se mettre à l'abri dans le Ford Escape. Il pleut des trombes et des rafales de près de 100 km/h balayent la ville. Elle agrippe le volant et observe l'eau ruisseler sur le pare-brise. Elle inspire profondément par le nez, expire par la bouche. Malgré la fatigue, le décalage horaire et la tempête qui s'abat sur le pays, elle doit prendre la route. Elle défroisse le vieux ticket de caisse au dos duquel elle a noté une adresse avant de quitter Paris et la transcrit dans le GPS.

Elle sort du stationnement sans prendre le soin de désembuer les vitres et ne voit pas le taxi qui arrive sur sa gauche. Ce dernier l'évite de justesse et klaxonne à plusieurs reprises.

– Oh ! Ça va, on se calme !

Elle s'éloigne de l'aéroport et file en direction d'une banlieue située au sud de Montréal. Elle n'a jamais mis les pieds sur le continent américain et ne connaît à peu près rien du Canada mis à part quelques chanteuses reconnues pour la puissance de leur voix. Sur toutes les chaînes de radio, on ne parle que de l'ouragan qui vient de ravager les Antilles et la côte est américaine. Le cyclone, rétrogradé en tempête tropicale, s'apprête à traverser le sud du Québec. On encourage les voyageurs à différer leurs déplacements. Le journaliste fait état d'une douzaine de morts et de dégâts matériels approchant les cinq milliards de dollars aux États-Unis. Alix éteint la radio. La vitesse maximale des essuie-glaces ne suffit plus à chasser l'eau du pare-brise. Le trafic est dense et de nombreux travaux gênent la circulation. Son impatience et son agacement montent d'un cran. De la main droite, elle extirpe de son sac un paquet de Marlboro. Elle fait mine de ne pas voir l'autocollant « non-fumeur » placé en évidence sur le tableau de bord et s'allume une cigarette.

Le pont Jacques-Cartier finit par apparaître. Une brume épaisse enrobe le géant d'acier peint en vert et des vents violents l'attaquent de tous les côtés. Le tout-terrain traverse le fleuve Saint-Laurent, atteint la rive sud et s'aventure dans une série de rues où des maisons similaires s'alignent derrière des parcelles gazonnées, entrecoupées par de larges allées pavées. Alix se trouve au cœur d'une banlieue nord-américaine